

TROUSSE-LIVRES EST MORT ! VIVE GRIFFON

Yvonne CHENOUF

"Trousse-Livres", revue mensuelle de livres enfance-jeunesse, jusque-là éditée par la Ligue de l'Enseignement, n'existe plus.

La puissante ligue, forteresse de la laïcité, n'émet plus en direction de la littérature de jeunesse. Elle nous prive ainsi d'une critique exigeante. Chose rare, tant sont nombreux ceux qui croient que les enfants ont, avant tout, besoin d'histoires coloriées.

La ligue, forteresse dans la laïcité, avait déjà résisté à la signature de la plaquette "Apprendre à lire de 2 à 12 ans" ; signera, signera pas. N'a pas signé.

La ligue a-t-elle renoncé à faire de la lecture une priorité, lui préférant les vertus neutres de l'aéromodélisme ? ou de la peinture sur soie ?

Heureusement, les rédacteurs de "Trousse-Livres" eux, n'ont pas renoncé. "Changement de propriétaire", écrivaient-ils sur le dernier numéro qui découvrait un nouveau titre au même graphisme : Griffon.

C'est moins coquin. Quoique les chiens du même nom ne soient pas dépourvus de tendresse joyeuse. Toujours est-il que nous avons besoin de revues comme Griffon et que Griffon a besoin d'aide. Comme l'écrivit Jacques Cassabois, écrivain, dans une lettre envoyée aux ex-adhérents de Trousse-Livres de la Seine-et-Marne où il est responsable du service animation de la ligue : "Renouvelez votre abonnement à "Griffon"... Je sais que si cette voix venait à se taire, c'est un peu de nous-mêmes qui viendrait à s'éteindre. Cette part de nous qui piaffe et qui parfois recycle, qui s'émerveille et qui se scandalise. Je sais que si "Griffon" venait à disparaître, les grands domaines du conformisme s'agrandiraient encore..."

« *Le roman est une machine inventée par l'homme pour l'appréhension du réel dans sa complexité.* »
ARAGON

... Nous croyons que l'insertion d'une telle revue laïque chez les professionnels du livre, chez les animateurs de la vie associative et dans le tissu social en général, est un contre-poison qui ralentit les normalisations pédagogiques...
... Nous continuerons donc à agir/écrire pour que cette source [griffon] évite aux enfants de passer en silence à la moulinette du consensus où profiteurs et opportunistes savent qu'ils ont les meilleurs emplacements et beaucoup d'atouts dans ce marché de dupes.

Yves Pinguilly
Griffon n°66, janvier 1986.

GRIFFON, c'est une équipe :

Six ou sept personnes regroupées en association, partageant les risques de l'aventure.

Première originalité

Presque autant d'hommes que de femmes. Alors que les grands patrons de l'édition sont des hommes, les femmes, elles, veillent aux lectures des "petits" Comment interpréter cette répartition ?

Deuxième originalité

Les rédacteurs de cette revue insistent pour ne pas être perçus comme des spécialistes exclusifs de l'enfance. Chez Griffon, ce n'est pas l'intérêt pour l'enfant qui a été le rassembleur, mais bien l'amour de la littérature et du graphisme. Leurs articles en portent la trace.

La littérature de jeunesse peut et doit être de la Littérature.

Yves Pinguilly

Griffon, les littéraires

Les auteurs pour enfants sont curieux. Hésitant entre l'humilité agressive et la revendication timide, ils regrettent qu'on ne les prenne pas davantage au sérieux, qu'on ne les traite pas comme des "grands", tout en s'excusant de n'écrire que "pour", les enfants. Ce "pour" déjà dérange. Écrit-on "pour" les hommes, "pour" les femmes, "pour" les vieux, "pour" les noirs, "pour" les infirmes, etc. Non. Mais on écrit "pour" les enfants.

Écrit-on alors en prévision de leur avenir ou en souvenir de sa propre enfance ? Par souci pédagogique ou par nostalgie ? Pour Yves Pinguilly : *"La littérature a toujours à voir avec l'enfance. Il y a dans l'écriture une recherche de paradis perdu, comme si le fait d'avoir eu une naissance avait créé une perte insondable que l'écriture allait toujours tenter de sonder. Avec l'écriture, c'est ça qui est compliqué, c'est qu'on a une autre naissance : le langage. C'est d'autant plus compliqué qu'on vit, aujourd'hui dans un nombre de textes immense. On écrit toujours en fonction d'autres textes. Chaque écriture est interculturelle, car elle est intertextuelle : elle se glisse dans les textes qui existent déjà. Il n'y a plus d'écriture nouvelle, naïve. Un enfant, même s'il n'a pas lu de "Club des Cinq" a des choses en lui qui en facilitent le contexte."*

C'est en plongeant dans la littérature qu'on apprend à nager.

Catherine Leleu

Griffon, les exigeants

Si l'on admet que, dans un livre, c'est moins l'histoire qui compte que la manière de la raconter*, si l'on croit que l'écriture est un regard que l'auteur porte sur le monde et si l'on pense au mal qu'ont certains enfants pour prendre du recul avec leur vie, pour la théoriser comment vouloir qu'ils "entrent" en littérature ? Comment espérer qu'ils regardent le monde à travers le regard d'un autre ? Comment tenir ce pari lorsqu'on sait, en plus, que leur monde ne fait pas partie des livres ? Rien à voir ! Qui a dit qu'il y avait un rapport entre la littérature et la réalité ?

"La littérature ne se remettra jamais de cette "différence" entre l'écriture et le réel", de cette impossible superposition entre l'écriture et la vérité" écrivait Yves Pinguilly. Et il poursuit : *"Un écrivain doit avant tout faire exister la langue. Les enfants, même les plus démunis, sont capables de s'y baigner. Plus il y a de transformations, plus il y a de cultures, plus ça marche. Prenez Faulkner, il y a tellement de styles, tellement de manières de faire exister la langue que ça vous*

* Essayez de raconter Mme Bovary. Vous aurez vite l'impression d'être "Au théâtre ce soir".

semble ou complètement étranger ou plein de connivences : l'approche se fait de manière presque corporelle. Il y a un artisanat avec les mots comme avec les formes. Quelque chose que seul le style peut crier et que la critique doit valoriser au lieu d'encenser les produits surfaits ou pré-mâchés."

Comme je ne peux m'empêcher de penser que ce n'est pas si évident que ça, et qu'ils doivent bien le savoir, a Griffon, je feuillette leurs revue à la recherche de nuances et je lis sous la plume de Catherine Leleu : "... écrire pour les enfants n'est peut-être pas plus difficile mais demande un certain esprit, une certaine identification à l'enfance et à son langage. Certains écrivains ont beau dire que ce n'est pas vrai, quelque part, ils travaillent leur langage d'adulte pour le tendre à l'enfant, comme la mère selon Winnicott qui sait se faire suffisamment bonne pour son bébé, ni trop ni trop peu. Si écrire, c'est travailler la langue, alors il n'y a pas de honte à la travailler dans le sens de l'enfant. Travailler n'a jamais voulu dire trafiquer."

Fort bien. Mais alors d'où vient cette méfiance pour le pédago-écrivain ou l'écrivain pédago ?

Dans le monde de la littérature pour enfants, il n'y a pas que des écrivains dignes de ce nom. Il y a un certain nombre de faux-monnayeurs qui, bien installés dans leurs pantoufles, par droit d'aînesse ou par héritage n'apprécient pas que la critique les épingle. Qui a dit que la critique était facile ? Il n'a jamais été facile, en aucun temps, en aucun lieu, en aucun domaine d'ajouter sa petite mélodie dans un concert qui ronronnait très bien sans vous.

Catherine Leleu
Griffon n°66, janvier 1986

Griffon, fine bouche

D'où vient qu'on doute sans cesse de l'authenticité des écrivains de jeunesse ? Chez Griffon, on en suspecte trois types :

- ceux qui prennent la littérature par le bout de l'éducation ! tristes pédagoges !
- ceux qui la prennent par la langue : le génie n'est pas souvent au rendez-vous !
- enfin, les artisans, bricoleurs de talent ou expérimentateurs malheureux.

Mais où sont les grands auteurs de littérature jeunesse ?

Ce "marché" défouloir du livre est trop souvent tentant pour les auteurs en mal de talent qui croient, naïvement, qu'il suffit d'assaisonner n'importe quelle salade à la sauce merveille pour produire un livre pour enfants...

Sans parler de cette invasion d'histoires fadasses, d'animaux bonasses qui sont polis, propres sur eux et heureux de vivre ! Il ne faut pas s'imaginer que l'on peut se permettre d'écrire ou d'illustrer n'importe quoi sous prétexte qu'on s'adresse à un public d'enfants.

Martine Descouens

Griffon, grande gueule

"C'est aux éditeurs qu'il revient de faire travailler les bons créateurs", déclare Yves Pinguilly. "Mais les éditeurs sont frileux. Se retranchant derrière la loi du 16 juillet 1949 qui protège la littérature pour enfants, ils protègent à leur tour les enfants de la littérature.

Pas de chapitre sans action ! Le jeune lecteur s'ennuierait. Si on lit un roman de Kundera, il arrive que le personnage éprouve des "choses" que le lecteur est invité à partager : joies, peines, peurs. Ce n'est pas à ce moment-là qu'il saute du train ou qu'il embrasse sa fiancée.

Pas de démarrage d'un roman sans une action fracassante ou un dialogue accrocheur ! Ce sont des choses bébêtes qu'on vous fait remarquer sans arrêt. On infantilise les enfants : on voudrait, pour eux, de l'Agatha Christie.

Les éditeurs qui réussissent sont les rois du juste milieu. Dans le juste milieu, aujourd'hui, il n'y a que des audaces autorisées !

Ils sont peu nombreux les éditeurs qui ouvrent des pistes, qui prennent des risques ; les autres attendent et, l'heure venue, se mettent à la mode.

La grande tendance dans la littérature jeunesse, c'est la commande. On tient compte des grands phénomènes sociaux et de ce qu'on croit être les problèmes ou les attentes des enfants : divorce, chômage, drogue, immigration, relations sexuelles...

Les éditeurs sont des gens très "mode" qui produisent une littérature très "mode". En agissant ainsi, ils donnent des modèles culturels que beaucoup d'enfants ont du mal à partager.

Tout cela est irritant !

Est-ce qu'on imagine que quelqu'un ait pu dire à Balzac ou à Kafka : tiens, il faudrait que tu écrives un livre sur le divorce ou sur les relations adultes/enfants ?"

Le champ de la littérature de jeunesse recouvre assez bien celui de la littérature générale, jusqu'à Christiane Collange, Françoise Dorin, Henri Troyat, Hervé Bazin ou Françoise Sagan. Mais y a-t-il des Balzac ou des Kafka dans l'édition jeunesse ?

Griffon, critique et création

C'est Yves Pinguilly qui affirme : "Il y a en France, proportionnellement, presque autant d'écrivains qui s'expriment dans la littérature jeunesse que dans la littérature générale. Ils ont du talent, ils travaillent : ce sont de vrais écrivains qui, pour l'instant, ont beaucoup de difficultés à exister."

Comment est-ce possible dans ce milieu où les lecteurs ne sont pas les payeurs, où ceux qui choisissent les livres sont des médiateurs, soucieux d'éducation, donc de qualité ?

"Dans la mesure où on entretient la confusion qui consiste à faire croire qu'un roman, c'est une histoire avec une intrigue, on ne facilite pas la tâche de ceux qui écrivent vraiment. Il y a une espèce de naïveté qui renvoie à toutes les utopies de la fin du XIX^{ème} siècle et qui valorise le don, le génie. On écrit pendant ses loisirs... en dilettante. Or, écrire, c'est travailler.

Fabriquer des images, c'est travailler.

Si on dit ça, on dit qu'on fait un travail, qu'il va être vendu, qu'il va être socialisé. Ce travail doit pouvoir être analysé avec tous les outils qui servent à analyser le travail en général.

On se met alors à parler d'une manière qui apparaît comme absurde dans la littérature jeunesse."

Rétablir l'authentique.

Se battre pour les vrais écrivains, les vraies images, les vrais textes. Se battre pour l'Art. Mais l'Art n'est-il pas soupçnable ? N'est-il pas le produit de recherches élitistes ? Aimer l'Art quand on vit dans un milieu qui en est exclu, est-ce trahir une fois de plus ?

Qu'est-ce qu'il y a dedans les enfants ? Peut-être bien qu'il y a le choc d'une catastrophe de chemin de fer, la chaleur décapante d'un volcan, les dix jours qui ébranlèrent le monde, le sel des sept mers, les échancrures des cinq continents, les sorbets des deux pôles, les douze travaux (ralentis) d'Hercule, les sept voluptueux péchés capitaux, les quatre vérités qui ne sortent jamais de la bouche des enfants et toutes les merveilles du monde qui ne sont plus sept depuis que la science des rêves nous en révèle treize à la douzaine. Il y a tout cela dans chaque enfant plus tout le reste. C'est-à-dire qu'il y a aussi ce paradis perdu dont la recherche intuitive ou réfléchie va fonder l'art comme la littérature.

Y. Pinguilly

Trousse-Livres n°51, juin 1984

Griffon, l'art et l'enfant

"Quand j'étais adolescent", explique Yves Pinguilly qui est issu d'un milieu modeste, "je ne réussissais pas à lire Eluard. Ça me semblait compliqué. Quand je voyais des peintures de Picasso, j'étais démonté.

Il y a des clés qu'on ne trouvera pas tout seul. Il est bon que les autres les donnent. C'est le rôle de l'ANIMATION CULTURELLE dont je suis le farouche défenseur.

Il y a des gens qui savent mieux lire un livre et qui le relisent quand l'auteur ou quelqu'un d'autre leur a parlé. Je crois à la connaissance.

Je me méfie de ce qui est trop instinctif. Il faut permettre aux œuvres de rencontrer le public. Notre travail de critique, c'est de parler des œuvres."

Nous avons besoin d'une véritable critique des livres jeunesse. Une critique qui aide les actions auprès des enfants et se garde de toute attitude esthétisante au service d'une conception de l'Art qui ne tienne compte ni des réalités ni des impératifs de terrain.

Une critique qui dépasse les rancœurs assassines pour dénoncer les idéologies dangereuses ou les entreprises commerciales.

Une critique qui se défende des coups de cœur et explique ce qui fait la qualité d'un livre, qui montre ou sont les fragilisés d'autres livres.

Une critique qui donne à ses lecteurs les moyens de sélectionner eux-mêmes les livres qui leur conviennent grâce à de véritables outils d'analyse de la production.

Griffon a les moyens de jouer pleinement ce rôle. Souhaitons lui d'éviter les écueils énoncés ci-dessus.

Yvonne CHENOUF